

La rose, chapitre III : petite anthologie poétique au parfum de rose

Où l'on se promène dans des roseraies poétiques. Préférez-vous une lecture chronologique à la Lagarde et Michard ? Une promenade aléatoire à la Cortazar ? Un parcours labyrinthique à la Borges ? ...Mais... où est donc passée la rose de Ronsard ?



Blanche Odin, (1865-1957) aquarelliste française qui peignit beaucoup de bouquets de roses

Au Moyen Âge, la rose n'est pas un thème poétique parce que c'est une fleur trop sensuelle pour l'amour courtois éthéré des troubadours et trouvères, qui préfèrent, dans leurs rares allusions florales, l'aubépine. Ce motif se trouve plus volontiers dans le conte d'inspiration orientale (*Floire et Blanchefleur*) ou dans la poésie provençale influencée par la poésie arabo-andalouse, et dans la forme du *zadjal* (née au IXe ou Xe siècle). Mais la rose est surtout un lieu commun pour désigner sous forme de "bouton de rose" le teint éclatant de la dame.

Fabienne Mérel, professeur de Lettres en classe de Psup 2.

La rose dans la poésie arabo-andalouse (*andalusî*)

Loin des poètes de l'amour courtois, car ses sujets les plus fréquents sont l'amour et le vin, le célèbre Cordouan **Ibn Guzman (1095 env.-1160)** est avant tout l'auteur de *zadjals* (**zéjeles**), des poèmes courts. Le **Dīwān** ou recueil (**cancionero**) d'Ibn Guzman, comporte cent quarante-neuf *zadjals* dont certains ont une forme voisine de celle du **muwashshah**, c'est-à-dire cinq ou six strophes. Etienneble.

Refrain : Tu me déchires le cœur, petite. Ah ! si tu savais ce que j'endure !

1 Si anxieux je suis d'obtenir de toi mon désir. Que mes yeux ne se ferment plus pour le sommeil. Dieu seul connaît mes pensées et mes sentiments profonds.

2 Quand je vois, ô blancs de mes yeux, quand je contemple les roses de tes joues, mon jardin, quand tu es contente de moi, ô aimée de mon cœur, ce jour-là je ressens la joie parfaite.

3 La beauté est ton esclave et ta captive. Le monde se pare pour te recevoir lorsque tu apparais ; et quand tu t'apprêtes à rejoindre ton lit, la maison et tout le quartier s'illuminent.

4 Ton visage est la lumière de mes yeux et mon aurore. Tu es pour moi le myrte et la douce boisson. Je ne suis joyeux et inspiré que lorsque je vois ton visage. (...) Trad. E. Dermenghem

Dans la littérature persane

Le Golestan (en persan : گلستان 'Jardin des roses'), -1259- est un recueil de poèmes en prose par le poète persan **Saadi**. La première traduction en français fut l'œuvre du diplomate André du Ryer sous le titre '**Gulistan ou l'Empire des roses**' en 1634.

C'est un livre de sagesse, un recueil d'aphorismes, d'anecdotes personnelles et de conseils qui sont autant de roses éternelles fleurissant dans un jardin de roses.



Miniature persane du dix-septième siècle illustrant le *Golestan*

Au XIIIème siècle, le célèbre *Roman de la rose*

C'est un roman rimé composé de 21 780 octosyllabes et qui a la forme d'un rêve allégorique. Guillaume de Lorris écrit la première partie entre 1230-1235, puis Jean de Meung la seconde entre 1275 et 1280, avec un autre style et un regard satirique.

Dans le préambule, **Amour** siège dans un jardin clos. Rejetés à l'extérieur du jardin, vices et défauts de l'époque chevaleresque sont représentés par des personnages allégoriques (Haine, Félonie, Villenie, Courtoisie, Envie, Vieillesse, Pauvreté). **La Rose** est la métaphore de la femme aimée, «...tant a de prix / Et tant est digne d'être aimée / Qu'elle doit Rose être nommée ».

Avec la *Divine Comédie* de Dante, le *Roman de la Rose* est l'œuvre profane la plus diffusée au Moyen Âge (environ 250 copies connues). L'écrivaine Christine de Pisan (1364-1430) en dénonça le caractère misogyne. Une querelle littéraire opposa Christine de Pisan et Jean Gerson, chancelier de l'Université de Paris et moraliste de renom, contre Jean de Montreuil, notaire et secrétaire du roi, Pierre et Gontier Col.



Ci est le Rommant de la Rose / Où l'art d'Amors est tote enclose.

(...)

Il a jà bien cincq ans, au mains,
En mai estoie, ce songoie,
El tems amoreus plain de joie,
El tens où tote riens s'esgaie,
Que l'en ne voit boisson ne haie
Qui en mai parer ne se voille,
Et covrir de novele foille; (...)
Lors m'en entrai, ne dis puis mot,
Par l'uis que Oiseuse overt m'ot,
Ou vergier, et quant je fui ens
Je fui liés et baus et joiens.
Et sachiés que je cuidai estre
Por voir en Paradis terrestre,
Tant estoit li leu delitables,
Qu'il sembloit estre esperitables...

Il est bien de cela cinq ans;
C'était en mai, amoureux temps
Où tout sur la terre s'égaie;
Où tout sur la terre s'égaie;
Car on ne voit buisson ni haie
Qui ne se veuille en mai fleurir
Et de jeune feuille couvrir. (...)
Lors j'entrai, sans plus dire un mot,
Par l'huis qu'Oyseuse ouvrit tantôt,
Dans cette terre enchanteresse.
Grande alors fut mon allégresse ;
Je crus être, je vous le dis,
Dans le terrestre Paradis.
Par sa beauté sans plus, du reste,
Ce séjour me semblait céleste...

v. 1685 :

...Vers les rosiers me dirigeai.
Sachez que quand j'en approchai,
L'odeur suave des broussailles
Me pénétra jusqu'aux entrailles,
Et j'en étais comme embaumé.
N'était la peur d'être blâmé
Ou saisi, j'aurais, mais je n'ose,
Cueilli de ma main une rose,
Pour au moins son odeur sentir ;
Mais j'avais peur du repentir,
Car de ce beau verger le maître
S'en fut moult courroucé peut-être.
Je vis de roses grands monceaux,
Mille boutons petits et gros
Et maintes fleurs encore closes.
Ci-bas il n'est si belles roses !
D'autres étaient à grand' foison
Qui touchaient presque à leur saison,
Mais pas encore épanouies ;
Celles-là sont les moins haïes.
Car les roses au large sein
N'ont guère à vivre qu'un matin,
Tandis que celles fraîches nées
Ont encor deux ou trois journées.
Ces jolis boutons j'admirais
Comme en nul lieu n'en crut jamais ;
Heureux qui pourrait en prendre une !
Comme j'envierais sa fortune !
Et pour en être couronné,
J'aurais à l'instant tout donné.
Entre toutes j'en choisis une
Si belle, que près d'elle aucune
A son égal je ne prisai.

A juste titre l'avisai,
 Car une couleur l'enlumine
 Qui est aussi vermeille et fine
 Que Nature jamais n'en fit ;
 Avec grand art elle y assit
 De feuilles quatre belles paires,
 Côte à côte fermes et fières.
 La queue est droite comme un jonc
 Et par-dessus sied le bouton
 Qui point ne pend ni ne s'incline,
 Et son odeur suave et fine
 Tout à l'entour de lui s'épand,
 Toute la place remplissant.
 Sitôt que je sentis la rose,
 Je ne rêvai plus qu'une chose,
 M'en approcher et la cueillir ;
 Mais n'osait ma main la saisir,
 Car les ronces et les épines,
 Autour dressant leurs pointes fines,
 M'arrêtaient ; les chardons aigus,
 Les houx, cent arbrisseaux crochus
 Menaçaient la main téméraire,
 Et trop craignais-je mal m'y faire.



*Avec telle adresse il [le Dieu d'amour] tira,
 Que jusqu'au cœur me pénétra
 Par l'œil cette flèche acérée.*

A quest for love : Geoffrey Chaucer's poem *Rumaunt of the Rose*. **

v.21-27

Within my twenty yere of age,
 Whan that Love taketh his corage
 Of yonge folk, I wente sone
 To bedde, as I was wont to done,
 And fast I sleep; and in sleping,
 Me mette swiche a swevening,
 That lykede me wonders wel;

Où vintiesme an de mon aage,
 Où point qu'Amors prend le paage
 Des jones gens, couchiez estoie
 Une nuit, si cum je souloie,
 Et me dormoie moult forment,
 Si vi ung songe en mon dormant,
 Qui moult fut biax, et moult me plot...



Around 1872 Burne-Jones and William Morris collaborated on designs for a wall-hanging inspired by the poem, with Burne-jones supplying the figures and Morris the briar background. *The Heart of the Rose* and its companion, *The Pilgrim at the Gate of Idleness*, together with the larger painting, *Love Leading the Pilgrim* (Tate Gallery), form a trilogy.

Le *Conte de Floire et Blancheflor*, que l'on date de la seconde moitié du XIII^e siècle, est conservé dans quatre manuscrits. Ont été classés ensuite une série de versions européennes :

- *Florie und Blansheflur* (version en moyen haut allemand) de Konrad Fleck c. 1230.
- *Floris and Blancheflour* (version moyen anglaise) c. 1250.
- *Crónica de Flores y Blancaflor* (Espagne) (c. 1295).
- Version islandaise (Ms XV^e siècle d'un texte du XIII^e siècle).
- *Cantare di Fiorio e Biancofiore* (version italienne [toscanne] du XIII^e siècle). Etc...

C'est un roman courtois rimé où toute l'intrigue repose sur les sentiments : *Amor vincit omnia* (Virgile). Il n'y a pas de duel ni de scène de bataille, mais les caractéristiques formelles rappellent les contes folkloriques, le texte étant fondé sur des formules, des répétitions de mots. En outre, Floris est aidé dans sa quête par un anneau magique et une coupe merveilleuse. La description du jardin à la fontaine prodigieuse est le centre d'un Orient fabuleux.

Dans ce passage, on a fait croire à Floire, le prince sarrazin, que sa bien-aimée, la chrétienne Blanchefleur gît dans un tombeau de marbre sculpté. Deux statues d'or s'y dressent. v.555

La tombe fu molt bien ovree,
d'or et d'argent iert neellee. (...)
Onques nus hom si bien sanlans
d'or ne vit faire. (...)
Et li ymage Blanceflor
devant Flore tint une flor.
Devant son ami tint la bele
une rose d'or fin novele.
Flores li tint devant son vis
d'or une gente flor de lis.
L'uns joust l'autre se seoit,
gente contenance faisoit. (...)

La tombe était superbe,
elle était ciselée d'or et d'argent. (...)
Jamais on ne vit deux statues d'or
plus ressemblantes.
La statue de Blanchefleur
tendait une fleur à son ami.
Une rose fraîche éclore,
toute d'or fin.
Floire lui tendait
une ravissante fleur de lys d'or.
Ils étaient assis l'un près de l'autre,
dans une attitude fort gracieuse. Trad. Jean-Luc Leclanche

Dans la poésie de cour du XIII^{ème} siècle (l'époque du gothique rayonnant),
découvrons le chansonnier de **Colin Muset**, un trouvère lorrain ou champenois qui a chanté le
printemps et les plaisirs de la vie :

I. Sospris sui d'une amorette
D'une jone pucelette:
Bele est et blonde et blanchette
Plus que n'est une erminette,
S'a la color vermeillette
Ensi comune rosette.

Je suis très tendrement épris
d'une toute jeune fille.
Elle est belle et blonde,
sa peau est plus blanche que l'hermine,
son teint a la couleur
d'un bouton de rose.

Telle était la fille
du roi de Tulède.
Les fils d'or de sa robe neuve
étinçelaient sous le soleil.
Manteau, surcot et capuche
la paraient à merveille.

Sur sa chevelure blonde brille
v que rehaussent
saphirs et rubis
et l'éclat des émeraudes.
Dieu ! serai-je un jour ami
d'une aussi belle jeune fille!

Sa ceinture de soie
était incrustée d'or et de pierreries
L'éclat de leurs feux
la rendait lumineuse.
Que Dieu m'accorde de goûter la joie auprès
car je ne pense à nulle autre!

Je contemplai son corps plein d'attrait
qui sait si bien me plaire.
J'en mourrai, je le sais,
pour l'avoir tant aimée.
Mais non ! Si Dieu le veut,
j'obtiendrai plutôt son amour!

Je l'ai vue ce matin
dans la splendeur d'un verger
où elle s'amusait avec grâce.
Jamais je ne l'oublierai,
car je le sais sans hésiter,
plus belle je ne trouverai.

Près d'un rosier elle s'est assise,
la très belle, la très sage.
Elle brille de tout son éclat,
comme l'étoile du matin.

L'amour qui m'est entré au coeur
me brûle de désir.

Perdu dans mes pensées, je l'ai contemplée.
Puis elle s'en est allée.
Dieu ! c'est pour mon malheur que je l'ai regardé!
Elle s'est si vite échappée
que jamais je n'aurai de joie
qu'elle ne m'ait apportée.

Au premier regard que j'ai jeté sur elle,
j'ai cru voir une fée.
Pour rien au monde je ne renoncerais
à aller en son pays.
Je lui demanderai son amour
que de tout mon coeur je désire.

Si elle devient mon amie,
ma joie sera pleine et entière
et je ne l'échangerais pas
contre le royaume de Syrie.
Quelle vie merveilleuse il a,
celui qui aime en si haut lieu!

Je prie Dieu de me secourir
car je ne désire qu'elle.

Ed. Joseph Bédier (Librairie Ancienne Honoré Champion, 1912)

Chez les moralistes, la rose et le thème de la fugacité de la vie terrestre

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle ?
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin. (...)

François de Malherbe (1555-1628), *Poésies*, consolation à Monsieur Du Perrier, *Stances sur la mort de sa fille*, 1599.

Le romantisme

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses ;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les noeuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les noeuds ont éclaté. Les roses envolées
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir ;

La vague en a paru rouge et comme enflammée.
Ce soir, ma robe encore en est tout embaumée...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859), les Poésies inédites, 1860 (éditeur G. Révilliod)

Guillaume Apollinaire (1880-1918) la cite dans « *Fête* », (*Calligrammes*) :

...Il songe aux roses de
Saadi

Et soudain sa tête se penche
Car une rose lui redit
La molle courbe d'une hanche

L'air est plein d'un terrible alcool
Filtré des étoiles mi-closes
Les obus caressent le mol
Parfum nocturne où tu reposes
Mortification des roses

Adivínase el dulce y perfumado
calor primaveral;
los gérmenes se agitan en la tierra
con inquietud en su amoroso afán,
y cruzan por los aires, silenciosos,
átomos que se besan al pasar.

Hierve la sangre juvenil; se exalta
lleno de aliento el corazón, y audaz
el loco pensamiento sueña y cree
que el hombre es, cual los dioses, inmortal.
No importa que los sueños sean mentira,
ya que al cabo es verdad
que es venturoso el que soñando muere,
infeliz el que vive sin soñar.

¡Pero qué aprisa en este mundo triste
todas las cosas van!
¡Que las domina el vértigo creyérase!...
La que ayer fue capullo es rosa ya,

y pronto agotará rosas y plantas
el calor estival.

Rosalía de Castro (1837-1885), poétesse galicienne, 'En las orillas del Sar', 1884.

Le symbolisme

Les fleurs

Des avalanches d'or du vieil azur, au jour
Premier et de la neige éternelle des astres
Jadis tu détachas les grands calices pour
La terre jeune encore et vierge de désastres,

Le glaïeul fauve, avec les cygnes au col fin,
Et ce divin laurier des âmes exilées
Vermeil comme le pur orteil du séraphin
Que rougit la pudeur des aurores foulées,

L'hyacinthe, le myrte à l'adorable éclair
Et, pareille à la chair de la femme, la rose
Cruelle, Hérodiade en fleur du jardin clair,
Celle qu'un sang farouche et radieux arrose !

Et tu fis la blancheur sanglotante des lys
Qui roulant sur des mers de soupirs qu'elle effleure
A travers l'encens bleu des horizons pâlis
Monte rêveusement vers la lune qui pleure !

Hosannah sur le cistre et dans les encensoirs,
Notre Dame, hosannah du jardin de nos limbes !
Et finisse l'écho par les célestes soirs,
Extase des regards, scintillement des nimbes !

Ô Mère qui créas en ton sein juste et fort,
Calices balançant la future fiole,
De grandes fleurs avec la balsamique Mort
Pour le poète las que la vie étiole.

Stéphane Mallarmé (1842-1898), *Vers et Prose*, 1893

Le souvenir d'Ovide dans :

La rosa niña

Cristal, oro y rosa. Alba en Palestina.
Salen los tres reyes de adorar al rey,
flor de infancia llena de una luz divina
que humaniza y dora la mula y el buey.

Baltasar medita, mirando la estrella
que guía en la altura. Gaspar sueña en

la visión sagrada. Melchor ve en aquella
visión la llegada de un mágico bien.

Las cabalgaduras sacuden los cuellos
cubiertos de sedas y metales. Frío
matinal refresca belfos de camellos
húmedos de gracia, de azul y rocío.

Las meditaciones de la barba sabia
van acompasando los plumajes flavos,
los ágiles trotes de potros de Arabia
y las risas blancas de negros esclavos.

¿De dónde vinieron a la Epifanía?
¿De Persia? ¿De Egipto? ¿De la India? Es en
vano cavilar.
Vinieron de la luz, del Día,
del Amor. Inútil pensar, Tertuliano.

El fin anunciaban de un gran cautiverio
y el advenimiento de un raro tesoro.
Traían un símbolo de triple misterio,
portando el incienso, la mirra y el oro.

En las cercanías de Belén se para
el cortejo. ¿A causa? A causa de que
una dulce niña de belleza rara
surge ante los magos, todo ensueño y fe.

¡Oh, reyes! ¿les dice?. Yo soy una niña
que oyó a los vecinos pastores cantar,
y desde la próxima florida campiña
miró vuestro regio cortejo pasar.

Yo sé que ha nacido Jesús Nazareno,
que el mundo está lleno de gozo por El,
y que es tan rosado, tan lindo y tan bueno,
que hace al sol más sol, y a la miel más miel.

Aún no llega el día... ¿Dónde está el establo?
Prestadme la estrella para ir a Belén.
No tengáis cuidado que la apague el diablo,
con mis ojos puros la cuidaré bien.

Los magos quedaron silenciosos. Bella
de toda belleza, a Belén tornó
la estrella y la niña, llevada por ella

al establo, cuna de Jesús, entró.

Pero cuando estuvo junto a aquel infante,
en cuyas pupilas miró a Dios arder,
se quedó pasmada, pálido el semblante,
porque no tenía nada que ofrecer.

La Madre miraba a su niño lucero,
las dos bestias buenas daban su calor;
sonreía el santo viejo carpintero,
la niña estaba temblando de amor.
Allí había oro en cajas reales,
perfumes en frascos de hechura oriental,
incienso en copas de finos metales,
y quesos, y flores, y miel de panal.

Se puso rosada, rosada, rosada...
ante la mirada del niño Jesús.
(Felizmente que era su madrina un hada,
de Anatole France o el doctor Mardrús).

¡Qué dar a ese niño, qué dar sino ella!
¿Qué dar a ese tierno divino Señor?
Le hubiera ofrecido la mágica estrella,
la de Baltasar, Gaspar y Melchor...

Mas a los influjos del hada amorosa,
que supo el secreto de aquel corazón,
se fue convirtiendo poco a poco en rosa,
en rosa más bella que las de Sarón.

La metamorfosis fue santa aquel día
(la sombra lejana de Ovidio aplaudía),
pues la dulce niña ofreció al Señor,
que le agradecía y le sonreía,
en la melodía de la Epifanía,
su cuerpo hecho pétalos y su alma hecha
olor.

Rubén Darío, (1867-1916), poète nicaraguayen du *Modernisme*.
<http://www.cervantesvirtual.com/obra/la-rosa-nina-947258/>

Au vingtième siècle

Le poète espagnol **Federico García Lorca** dans sa pièce de 1935, ***Doña Rosita la célibataire ou le langage des fleurs***, (*Poème grenadin 1900, divisé en plusieurs jardins, avec chansons et danses*) met en scène la vie d'une jeune fille de Grenade 'qui, peu à peu, devient cette chose grotesque et émouvante qu'est une vieille fille en Espagne'. ***

L'oncle et tuteur de Rosita est botaniste et il cultive un trésor, *la rosa mutabile* dont il fait le portrait en octosyllabes :

**Cuando se abre en la mañana,
roja como sangre está.
El rocío no la toca
porque se teme quemar.
Abierta en el medio día
es dura como el coral.
El sol se asoma a los vidrios
para verla relumbrar.
Cuando en las ramas empiezan
los pájaros a cantar
y se desmaya la tarde
en las violetas del mar,
se pone blanca, con blanco
de una mejilla de sal.
Y cuando toca la noche
blando cuerno de metal
y las estrellas avanzan
mientras los aires se van,
en la raya de lo oscuro,
se comienza a deshojar.**

Lorsque le matin elle s'ouvre,
elle est rouge comme le sang.
La rosée ne la touche pas
de crainte de se brûler.
Ouvrte à la mi-journée
elle est dure comme du corail.
Le soleil s'approche des vitres
pour la regarder étinceler.
Lorsque sur les branches
commencent à chanter les oiseaux
et que l'après-midi s'évanouit
dans les violettes de la mer,
elle devient blanche, avec le blanc
d'une joue de sel.
Et lorsque la nuit sonne
dans sa corne courbe de métal
et que les étoiles rentrent en scène
pendant que la brise s'en va,
au bord de l'obscurité,
elle commence à s'effeuiller.

Louis Aragon (1897-1982) lit son poème '*La rose et le réséda*', à *Gabriel Péri et d'Estienne d'Orves comme à Guy Môquet et Gilbert Dru* (mars 1943).

Repris dans *La Diane française*, Paris, Éditions Seghers, 1944.

https://www.youtube.com/watch?v=oC-Zkvpr9hs&ab_channel=EPMMUSIQUE

'Bagatelle'

Vous reviendrez me voir, dit-elle
Quand vous serez riche à millions.
Quand les roses de
Bagatelle,
Sous la neige s'épanouiront.

Lavant le sable des rivières,
Brisant le quartz, ouvrant le tronc
Des caoutchoucs à la lisière
D'un enfer d'arbres aux fûts ronds.

Libérant des nids de pétrole,
Ou labourant les
Alaskas,
Quatre-vingts ans, la terre molle
Cacha le trésor des
Incas.

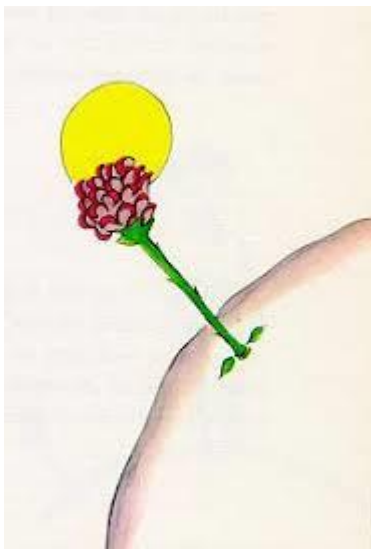
Quand il revint, elle était morte,
Il était bête, il était vieux,
Mais les amants de cette sorte
Ne sont pas tellement nombreux.

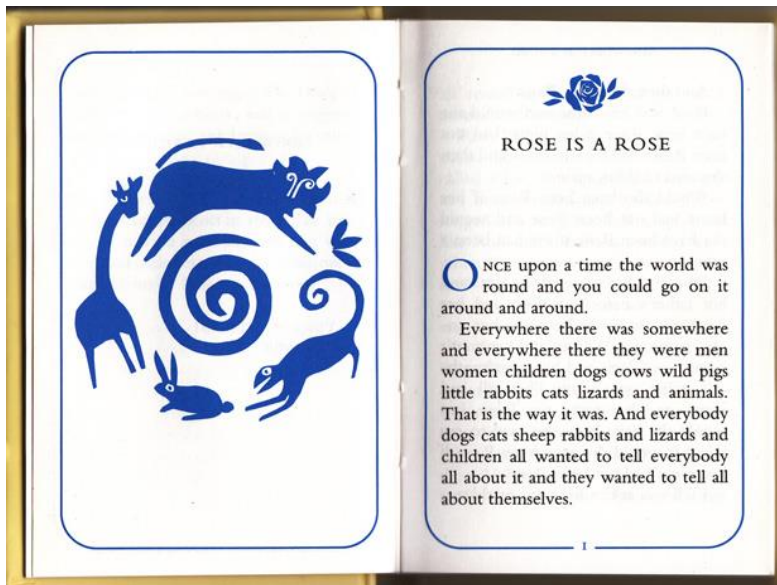
Que fleurissent à
Bagatelle
Les roses de poudre et frimas,
Mais que fleurissent surtout celles
Que l'on aime jusqu'au trépas.

Robert Desnos (1900-1945), poème paru en 1956 dans les *Lettres Françaises*, puis dans *Destinée arbitraire*.

Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944) *Le petit prince*, roman de 1943

– Je t'aime, dit le Petit Prince.
– Moi aussi, je te veux, dit la rose.
– Ce n'est pas pareil, répondit le Petit Prince. Vouloir, c'est prendre possession de quelque chose, de quelqu'un. C'est chercher chez les autres ce qui peut remplir nos besoins personnels d'affection, de compagnie... Vouloir, c'est chercher à faire nôtre ce qui ne nous appartient pas, c'est s'approprier ou désirer quelque chose pour nous combler, parce qu'à un moment donné, quelque chose nous manque. Aimer, c'est désirer le meilleur pour l'autre, même s'il a des aspirations différentes des nôtres. Aimer, c'est permettre à l'autre d'être heureux, même si son chemin est différent du mien. C'est un sentiment désintéressé qui naît d'un don de soi, c'est se donner entièrement à partir de notre cœur. Quand on aime, on donne sans rien demander en échange, pour le simple et pur plaisir de donner. Mais il est aussi certain que ce don, ce don de soi, complètement désintéressé, ne se fait que quand on connaît. Nous ne pouvons aimer que ce que nous connaissons, parce qu'aimer veut dire se jeter dans le vide, faire confiance à la vie et à l'âme. L'âme ne s'achète, ni se vend. Et connaître, c'est justement tout savoir de toi, de tes joies, de ta paix, mais aussi de tes contrariétés, de tes luttes, de tes erreurs. Parce que l'amour transcende les disputes, la lutte et les erreurs, l'amour, ce n'est pas uniquement pour les moments de joie. Aimer, c'est la confiance absolue que, quoi qu'il se passe, tu seras toujours là.





Gertrude Stein (1874-1946) *Rose is a rose is a rose is a rose*, 1943

La rose,
la rose inaccessible et non chantée,
ce poids et ce parfum, la rose,
celle du noir jardin aux hautes nuits,
celle de tout jardin et de tout soir,
la rose qui par œuvre d'alchimie
ressuscita de la cendre ténue,
la rose des Persans, de l'Arioste,
la toujours solitaire,
la rose qui toujours est la rose des roses,
la jeune rose platonique,
l'ardente, aveugle rose non chantée,
la rose inaccessible.

Jorge Luis Borges (1899-1986) *Éloge de l'ombre, (Elogio de la sombra)* 1967-1969

*

- Sur l'origine de Floire et Blanche fleur :

https://www.persee.fr/doc/roma_0035-8029_1899_num_28_111_5591

- Floire et Blanche fleur : L'entrée de l'Orient dans le roman médiéval français ; Idylle, exotisme et altérité. <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=7512>

- Contribution à l'étude du chansonnier de Colin Muset [article]

https://www.persee.fr/doc/roma_0035-8029_2007_num_125_499_1405

** **Geoffrey Chaucer (1340-1400)**, the greatest English poet of the Middle Ages. He wrote *The Canterbury Tales*.

*** *Doña Rosita la soltera o el lenguaje de las flores*, (Poema granadino del novecientos, dividido en varios jardines, con escenas de canto y baile) representa "la vida mansa por fuera y requemada por dentro de una doncella granadina que, poco a poco, va convirtiéndose en esa cosa grotesca y conmovedora que es una solterona en España".



John William Waterhouse, (1849-1917) a prerafaelitte painter, *The soul of the rose*, 1903.
Le cadre est italianisant, avec la silhouette des cyprès toscans, les tuiles romaines et ce que l'on aperçoit de l'architecture de la villa.